

SANS LE FRANÇAIS

par Ramanujam Sooriamorthy,

président de l'Association Mauricienne des Enseignants de Français (AMEF)

Ce n'est pas sans le français que je voudrai, ou pourrai, ici en la présence de tant de professeurs de français venus d'un peu partout, de tous les continents, pour participer à ce Congrès organisé par l'AITF, dont il nous faut remercier et féliciter les membres de l'excellente initiative qu'ils ont prise et à laquelle ils ont travaillé, parler, vous parler, même si, d'une certaine manière, je tâcherai de parler, il le faudra bien, sans le français, sans certains français, sans un certain français, et ce *sans*, qui n'est pas sans évoquer un coup de sang par exemple, ici surtout à quelques kilomètres à peine de l'Inde française, de Pondichéry, où Auroville continue d'honorer la mémoire d'Aurobindo qui y trouva refuge dans son combat contre l'Occupation britannique et où, si je ne m'abuse, il enseigna également le français, ne va pas sans un certain *avec*, même s'il n'exclut pas un certain *contre*, mais c'est au sujet de ce *sans* que renferme, si je puis dire, la locution *sans le français*, que je voudrais (conditionnel, cette fois-ci) essayer de parler, autrement dit au sujet d'une absence, ou encore d'une volonté d'absence, de *sans*, et peut-être même de sang, sinon d'une crainte, d'une appréhension quant à la menace d'une disparition prochaine, d'une absence donc, plus ou moins programmée, dans le silence et l'obscurité non moins qu'ouvertement, au vu et au su (avec la complicité ?) de tous, dans l'impitoyable clarté de la lumière du jour, c'est, dis-je, de ce *sans* presque invisible, de cette absence, présente et prochaine, passée aussi, que, si possible, car rien n'indique que ce soit possible, j'aimerais bien tenter de traiter.

Sans le français : on pourrait bien dire qu'ici, à Madras, dont j'exclus, pour les besoins de mon propos, Pondichéry, à Chennai - et non pas ici, dans cette salle, bien entendu - , où l'on parle surtout le tamoul et l'anglais, et parfois également le télégou, ou encore le malayalam, on est sans le français ; on est, si l'on exclut Pondichéry - mais peut-on vraiment choisir de ne tenir aucun compte de cette ville, ou de ce territoire, comme on voudra? cette question, qui est bien plus retorse qu'on ne le pourrait penser, ne sera toutefois pas ici traitée -, on se trouve dans un lieu, et ici il importe de garder à l'esprit tout ce que le concept de lieu implique en termes de mémoire et d'Histoire, d'où le français est absent, mais où il est présent en même temps, car sinon, nous ne serions certainement pas ici.

Cela étant, nous savons tous que le français n'a pas toujours existé ; il a une histoire et, même quand cette langue avait une réputation d'universalité, le français n'a jamais vraiment été universel. En France même, il y avait il n'y a pas si longtemps des contrées où l'on parlait à peine le français, et il existe encore des régions où l'on est plutôt hostile au français. Ici et là, en France et hors de France, on est, sur des modes divers et selon des temporalités variées, sans le français. Et on ne s'en, semble-t-il, porte pas moins bien : on peut bien vivre sans le français, mais toute la question consiste à savoir si, compte tenu de l'aventure, de l'Histoire si l'on préfère, de la présence et de la portée du français, l'on vit bien, ou mieux, sans le français, si ce n'est pas avec l'aide du français que l'on peut vivre bien. Non que l'on ne vive bien ou puisse vivre bien avec, au sein d'autres langues, mais le français, le discours qu'autorise le parcours pluriel du français peut ne pas être inutile.

A côté de ces lieux où le français est, naturellement en quelque sorte, absent, il s'en rencontre d'autres où le français, quoique bien présent, se heurte à des refus bien souvent féroces et même fort agressifs. On est, dans ces lieux, en présence d'une volonté, d'un désir d'être sans le français. Pour des raisons historiques, sociologiques et politiques, on cherche à éloigner et à repousser le français. On assiste à des mouvements, à des actions de ce genre notamment dans les anciennes colonies françaises, dans les Territoires français d'outre-mer, dans les pays où la France est, à tort ou/et à raison, perçue comme étant une nation ennemie. Le français rappelle des souvenirs trop sombres et trop humiliants - esclavage, colonisation, discrimination raciale, exploitation, injustice : l'Histoire de la France comporte, s'agissant de ces questions, des chapitres dramatiques et saisissants -, on ne veut pas, on ne veut plus le parler, on ne

2 Journée Internationale de la Francophonie 2017

veut même en entendre parler ; si étonnant que cela puisse paraître, il y a des personnes indéniablement instruites, éduquées, cultivées et même intelligentes, qui sont capables de telles réactions. Il y aurait beaucoup à dire à propos de ce besoin ressenti d'être sans le français ; relevons au moins qu'il n'est jamais unanime, ne concernant jamais qu'une partie, dont la taille et l'importance varient, de la population concernée ; ajoutons que, pour ce qui concerne ces pays qui considèrent la France comme étant un pays hostile, il ne s'inscrit, ce besoin (de considérer la France comme tant un pays hostile), que très rarement dans la longue durée, étant plutôt une réaction dictée par une conjoncture bien précise, à l'exemple de l'attitude qu'adoptèrent bien des Américains, pas forcément tous d'entre eux, quand la France refusa de s'engager à leurs côtés en 2003 au moment de l'agression contre l'Irak ; et insistons surtout sur le fait que ce désir d'un éloignement, d'une absence du français, cette volonté d'être sans le français, de ne pas l'avoir quoi ! renvoie surtout à un *contre le français* qui n'est possible que sur fond d'un *avec le français*. On ne peut souhaiter l'absence du français que s'il y a, que là où il y a une réelle présence du français, et de cette présence-là, quoi qu'on fasse, surtout si l'on veut en finir avec, on ne se libère jamais tout à fait, on n'en finit pas, on n'en a jamais tout fait fini avec, on n'en finit pas d'en finir avec.

Vous me permettrez, à ce stade, de rappeler ce que ceux qui ont eu la chance ou la malchance de me lire ou/et de m'écouter savent parfaitement, à savoir que quand je dis *le français*, j'entends essentiellement une dynamique plurielle qu'animent des flux hétérogènes témoins de la participation constante de motifs d'altérité, le tout œuvrant dans le sens d'une liquidance, d'un processus de liquidation auquel il n'est pas de terme possible ni en droit ni en fait, de toute trace d'idéologie, de toute forme d'hégémonie, de toute tentation d'hégémonisme, dans le respect de tout et de tous. Ce disant, je parle beaucoup plus du français en tant que parole ou discours, que du français en tant que langue, et je vous prie de me pardonner si je ne puis mieux faire que de vous renvoyer, entre autres, à la communication que j'avais proposée pour le Colloque de Madurai, *Ce que peut le français*.

Mais continuons. Il existe également un autre désir d'absence, de rejet, d'exclusion, voire de censure et d'interdiction, du français, une autre volonté de *sans*, dont on n'affirmera pas avec empressement que cela n'a pas de sens. Depuis le dix-huitième siècle surtout a cours un discours axé sur ce qu'on pourrait appeler l'essence du français. Tel est le sens de ce discours dont on a commencé à soupçonner, surtout au 20^e, quoique en fait depuis le 19^e déjà, qu'il n'a pas vraiment de sens, quand on s'est mis à, dans le sillage d'une certaine philosophie allemande, celle de Heidegger notamment, questionner de manière encore plus rigoureuse, les notions d'essence et de sens. Pour faire vite, je dirai que le discours en question et les pratiques qu'il suscite et encourage se spécifient d'être des apologies, des défenses et illustrations de la norme et de l'orthodoxie. Ne concluons pas trop rapidement qu'il s'agit là uniquement d'appels visant à consacrer le règne du dogmatisme et à célébrer le triomphe d'un certain nationalisme linguistique, car, en fait, ce sont, dans un contexte où l'influence du moralisme et la finalité esthétique - et c'est toute l'histoire de la littérature française jusqu'au 19^e et au-delà qui se trouve là résumée -, telles qu'elles ont pu être revendiquées par les belles lettres, ne cessent d'exercer leur toute-puissance, d'héroïques efforts sur les plans de la diversité et de la créativité, ainsi qu'en témoigne plus d'une œuvre. En fait, l'amour des belles lettres commence dès le 17^e, sinon avec la Pléiade. Bien des écrivains, on pourrait penser à un Saint-Simon par exemple, qui n'ont nullement rêvé de chanter la louange du français, de la norme, de l'orthodoxie linguistique française, ont, bien malgré eux, été élevés au rang de modèles pratiquant le seul français qui fût, qui soit, digne de respect et d'admiration. La liste de ces écrivains est fort longue qui va de Du Bellay et Ronsard jusqu'à Aragon par exemple, en passant par Racine, Corneille, Voltaire, Rousseau, Hugo, Balzac, Barrès, Bernanos et tant d'autres encore salués comme étant les vrais ambassadeurs des lettres françaises. Parlant de Blanchot lui-même, et tout le monde sait à quel point l'auteur de *L'espace littéraire*, de *L'arrêt de mort*, est éloigné de la tradition qui s'étend de Ronsard à Giono par exemple, Lacan n'hésite pas à voir en lui un authentique chantre des lettres françaises. De la part de

3 Journée Internationale de la Francophonie 2017

Lacan, y compris de ce Lacan en qui d'aucuns reconnaissent avant tout un Français de culture bien française, cela ne peut que surprendre ; et pourtant !

Cependant, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, en raison de cet engouement pour les belles lettres, c'est surtout un certain type de français qui sera promu, reconnu et fêté, ce sera le français des Salons, celui, le même, de l'Académie, celui, le même, de l'État, qui sera seul, au détriment de (pratiquement) tous les autres français, considéré comme étant le vrai français, LE français par excellence. Là encore, cela ne laisse point d'être déconcertant, car on se fût peut-être attendu à ce que, les illustres exemples mentionnés aidant, on eût songé à exhorter à toujours plus de créativité, plus d'originalité. Mais ce n'était qu'une créativité restreinte que celle que l'on vénérerait, tout se passant comme si des variations, des combinatoires n'étaient permises qu'autour d'un tronc, moyennant un trésor relativement fixe et stable. A partir de là, le seul français qui fût honorable ne pouvait qu'être celui de ces redoutables devanciers que l'on pouvait tout au plus seulement essayer d'imiter sans trop croire y pouvoir réussir.

Il s'ensuit de là une certaine figure de la langue, jamais complète certes, mais suffisante pour que la langue et les pratiques linguistiques tendent à s'immobiliser, à ne varier que faiblement. La centralisation linguistique en France y est pour quelque chose, d'autant plus que, Rabelais et Céline nonobstant, Molière aussi bien sûr, la langue que l'on a (presque) toujours révéérée en France a été la langue écrite. On ne maîtrise le français que si on l'écrit bien et c'est évidemment bien mieux encore, si l'on peut parler comme d'autres, les grands auteurs, écrivent, si l'on parle comme un livre. Ainsi donc, la langue et les pratiques linguistiques se graduellement momifient, s'ossifient, se sclérosent et bientôt glissent dans une espèce de narcose. C'est, malgré les variations, surtout un type de français qui est valorisé, dont on, consciemment et/ou inconsciemment promeut la pratique. En un sens, il est normal qu'il en aille ainsi, que l'on cherche, discrètement ou non, à imposer une certaine pratique du français réputée la meilleure, voire la seule recevable, qui, de ce fait, devient la norme à laquelle il faut adhérer.

Le problème, cependant, c'est que le sujet parlant, le locuteur se voit ôter toute véritable initiative : ce n'est plus qu'une espèce de somnambule, de zombie. C'est la raison pour laquelle la langue française n'a, si l'on veut bien faire exception de certains poètes, de certains écrivains, de certains créateurs, n'a pas vraiment évolué, est demeurée comme figée à partir du 18^e jusqu'à la première moitié du 20^e. Si, comme on le sait de mieux en mieux et le répète de plus en plus maintenant, la langue, le langage ne servent ni à la communication ni à l'expression, ou alors si peu et à peine, et qu'ils ne rendent possibles, sauf illusion, sauf aveuglement, ni la représentation ni l'imitation, mais qu'ils soient un espace, une *chora*, comme l'a pu proposer Julia Kristeva, à partir de laquelle chaque sujet est appelé à exercer sa liberté dans son être-aumonde non moins que dans son être-avec-autrui, si le sujet, ici le sujet francophone, doit et qu'il veuille - et il faut bien qu'il le veuille s'il ne veut pas passer son temps, qui n'est alors même pas le sien, à vivre par procuration, à mener une existence de marionnette, ce qui, ma foi ! n'a l'air de déplaire à un grand nombre de gens (à moins qu'il ne faille là parler d'inconscience et de cécité) et ne vaudrait même le moindre haussement d'épaules, s'il n'en découlait des conséquences politiques, et psychologiques aussi, qui sont immenses et terrifiantes, - jouir de quelque possibilité d'initiative dans son rapport, nécessairement pluriel, on le verra plus loin, avec les êtres et les choses, il ne pourra le faire que sans ce français-là, sans ce français normatif, prescriptif et, au bout du compte, dogmatique dont on voudrait croire ou/et faire croire que c'est LE français, le vrai, sinon le seul : sans le français donc. Mais comment ?

Et qu'en est-il de ce *sans* ? Il est clair que nous ne parlons pas ici du *sans* de la seule absence, ni du *sans* - du sang ? - qui jaillit de l'expression d'une volonté d'absence, d'un désir de refus, de rejet, d'éloignement, mais plutôt d'un *sans* que je dirai volontiers éthique, voire politique. Le *sans* dont il est question ne renvoie pas à un état, à une condition, mais implique tout un programme qui requiert des stratégies multiples et changeantes. Toutefois, ce *sans* ne va pas, tout comme l'autre que je viens de mentionner plus haut, quoique différemment, sans un *avec*, même si ledit *avec* implique bien un certain

4 Journée Internationale de la Francophonie 2017

contre, une certaine opposition. Notons qu'il ne s'agit pas plus de faire avec que de faire sans le français, ne s'agit-il que de ce français-là, de ce français que l'on tient pour normatif, prescriptif et dogmatique. (J'ouvre ici une brève parenthèse pour rappeler que cette question du français normatif ou standard, qui, au fond, ne l'est probablement pas tant que cela, mériterait de bien plus longs et amples développements dont je n'aurai évidemment pas le temps ici.) Continuons ; le pari ici est celui d'un affrontement constant entre la norme et ce qui s'y peut opposer, ce qui la peut nier, mais sans la détruire, celui, si l'on préfère d'une joute permanente entre la norme et la transgression, non pour consolider le primat de la norme ni pour assurer le triomphe de la transgression, mais afin que le sujet, tout sujet puisse se prémunir contre toute forme d'autoritarisme et d'oppression. Ce combat contre l'oppression et la répression, cette lutte contre l'autoritarisme et, donc, l'hégémonisme, prennent d'abord la forme d'engagements au sein de la langue, des langues, avec et contre, avec et sans la/les langues. Dans la mesure où le conflit ici oppose la norme à la transgression, l'oppression à son envers qui se trouve être la reconnaissance de l'altérité de l'autre dans le respect de son hétérogénéité à lui, l'hégémonisme à son contraire, le désir de pluralité, son importance pour la paix et l'harmonie entre les êtres humains, entre les peuples, entre les êtres et les choses, quels qu'ils soient, dans leur diversité et leur pluralité, son importance pour la justice donc, ne saurait être surestimée. Et ce conflit ne pourra que déboucher sur l'aménagement d'un espace où toutes les singularités seront accueillies selon leurs spécificités respectives, sans qu'aucune d'entre elles ne soit privilégiée ; dans le respect le plus rigoureux possible d'une pluralité dont les sujets concernés seront eux-mêmes, eux aussi, porteurs grâce aux pratiques linguistiques plurielles et aux comportements pluriels dont ils seront les hérauts.

Et c'est, exemplairement pourrait-on dire, à partir du français, de certaines pratiques linguistiques, langagières qui se sont matérialisées, qui ont été rendues possibles en français, à partir du français, fût-ce parfois contre le français, que le combat auquel je fais référence plus haut a pu connaître, peut encore et toujours, du moins pour l'instant, connaître une très grande efficacité. Vous m'excuserez de vous renvoyer ici à, entre autres, mes communications *Pe/anser le monde en français* (Québec 2008), *Le français aux Antipodes* (Sydney 2010) et *Ce que peut le français* (Madurai 2012). Que serait un monde sans le français ? Que se passerait-il, si le français n'existait pas ou, pire, en, comme on en a parfois la crainte, comme on en soupçonne aussi quelquefois l'imminence, venait à disparaître ? Eh bien, pour commencer, nous serions au chômage, nous et tous ceux qui dépendent du français pour leur pain quotidien, leur chapati quotidien si vous préférez. Mais si ce n'était que cela qu'il faudrait redouter, ce ne serait aucunement grave et il n'y aurait même rien à redouter. Il y a malheureusement pire, bien pire. Et je ne songe même pas au fait pourtant nullement négligeable que sans le français, c'est, et c'est une tautologie que de le rappeler, un capital intellectuel inestimable et un trésor culturel colossal qui seraient comme engloutis. (Là encore, la question est bien plus complexe, mais je ne puis que la laisser provisoirement en suspens.) Je ne suis, bien entendu, point insensible, tout comme bon nombre d'entre vous, comme vous tous peut-être, à la désaffection, constatée en France même, à l'endroit du français, au déclin, pour des raisons que vous connaissez tous, qui nous sont à nous tous familières, du français et de son enseignement ; je comprends parfaitement que l'on puisse craindre la mort prochaine - vieux discours, soit dit au passage, - du français, au profit apparemment de l'anglais ou de l'anglo-américain, et qu'on veuille réagir. Tout cela est bien sûr fort important, mais ce n'est pas tout particulièrement cela, dont j'ai pu traiter dans *Avec la langue française*, texte qui sera peut-être bientôt, voire en ce jour même, publié dans le magazine en ligne *Zig-zag*, que je voudrais évoquer. Non, ce que j'ai en tête, c'est autre chose. Toutes les grandes et profondes avancées qui se sont produites surtout depuis le vingtième siècle, mais en fait depuis le dix-neuvième déjà, notamment avec Mallarmé et Lautréamont, dans les domaines du surréalisme, du structuralisme, sur le plan de l'écriture avec les travaux du groupe Tel Quel, en philosophie avec la déconstruction derridienne, en psychanalyse avec Lacan, l'ont été (surtout) en français, (surtout, peut-être même uniquement) à partir du français, soulignant la diversité, mettant en exergue la pluralité et insistant sur l'hétérogénéité constitutive du français qui ne nie aucunement ce qu'il doit aux autres langues, à d'autres cultures,

5 Journée Internationale de la Francophonie 2017

cependant qu'il s'exporte vers d'autres langues, surtout l'anglais. La déconstruction derridienne, par exemple, doit à peu près tout à Husserl et surtout à Heidegger et on peut, sans crainte d'exagération affirmer que sans eux Derrida serait probablement inconnu ; mais, c'est en français, à partir du français que la déconstruction a, avec Derrida, pu s'étendre, avec les effets que l'on sait, aux quatre coins de la planète. Lacan, sans Freud, est à peu près inconcevable, et Lacan lui-même place ses travaux sous le signe d'un retour à Freud. Mais, c'est en français, à partir du français que le freudisme a, grâce à Lacan, pu connaître un approfondissement dont aujourd'hui encore on a du mal à apprécier la réelle portée. En disant cela, je ne puis m'empêcher de penser à mon ami Kichenamourty me parlant, à Singapour ou à Tokyo, je ne sais plus au juste, de ses amis de Madras, de Chennai, qui ne jurent que par Lacan et Derrida. La phrase morcelée de Céline et l'écriture monumentale de Sollers ont, mieux que toute autre pratique ou théorie, et à partir du français, même si c'est en même temps contre le français, contre le français normatif, contre le français replié sur lui-même dans un désir ou dans un fantasme d'autonomie, activement fragilisé la notion de sens, de signification, pour signifier, si j'ose dire, la ruine de toute idéologie. Toutefois, la ruine de l'idéologie ne saurait être un événement ponctuel, et c'est Derrida qui, en français, à partir du français, même si c'est également à partir de l'allemand, nous l'explique mieux que n'importe qui avec la différence, ce mouvement ample et interminable qui jamais ne s'achève, avec la déconstruction qui n'en finit jamais de (se) déconstruire, selon le mouvement d'une liquidation sans fin, selon un processus que j'ai, ailleurs, à Québec, nommé de liquidance. Si c'est à Freud que nous devons d'avoir compris ce qu'il en est du sujet parlant, c'est à Lacan que nous sommes, en français, à partir du français, redevables d'avoir saisi l'importance de l'autre, de l'altérité de l'autre, de l'Autre dans et pour la constitution du sujet. Les noms de Derrida, de Sollers, de Lacan, de Céline, de Mallarmé ou de Lautréamont ne sont ici que des indices toponymiques ; il y en a tant d'autres que je pourrai mentionner, tels que ceux de Foucault, de Deleuze, d'Althusser, de Serge Leclair, de Denis Roche, de Pierre Guyotat et de tant d'autres encore. Je ne les mentionne que comme points de repères, aucunement comme des exemples à suivre ou à imiter. D'ailleurs ce serait aller à l'encontre de tout ce que font tous ces auteurs, de ce que fait Sollers surtout qui met, à sa manière, l'accent sur la nécessité qu'il y a pour chacun de forger son propre langage, que de recourir à des pratiques qui ne relèveraient que de l'imitation.

En français, à partir du français : cela veut également dire en et à partir d'autres langues, à partir du latin et du grec par exemple, de l'occitan, du breton, de l'arabe, de l'allemand bien sûr, de l'anglais bien évidemment - ici encore, il y aurait beaucoup à dire au sujet des rapports entre le français et l'anglais, entre le français et l'anglo-américain, le français et le Global English, le Globish : qu'il me suffise de rappeler que les rapports entre le français et l'anglais sont loin de se réduire à ces rapports d'hostilité que l'on croit trop souvent - , mais aussi en et à partir de ces divers français passés et présents et qui discrètement et régulièrement se transforment. En français et à partir du français, cela veut surtout dire à partir des pratiques linguistiques qui quotidiennement, en français, avec, pour et contre le français, se concrétisent, au niveau du discours bien plus qu'au niveau de la langue, comme pour nous dire ou nous apprendre qu'en un sens la langue elle-même n'existe pas, mais que seul compte le discours qui donne naissance à la langue. (Là encore, il eût fallu bien des développements que je ne pourrai me permettre ici.) Je disais : en français, à partir du, des français, avec, pour, contre, et cela ne peut que signifier également : sans le français.

Sans le français : il y a plusieurs manières d'être sans, ou avec, le français, de faire sans, en admettant que cela soit possible, ou avec, si tant est qu'il soit question de cela, le français. Il me semble avoir indiqué en quoi le fait de ne pas être sans le français est synonyme de possibilités de lutte contre toute forme d'hégémonie, et de reconnaissance de la pluralité du langage, de l'hétérogénéité consubstantielle aux langues, et de l'altérité de l'autre selon un processus de liquidance infinie de toute forme idéologique, autrement dit de chances pour le respect d'autrui et pour la paix et l'harmonie entre les êtres, quels qu'ils soient, entre les peuples, bref pour la paix et la justice dans le monde, pour le salut éventuellement de

6 Journée Internationale de la Francophonie 2017

notre être-au-monde. Cependant, je n'insinue nullement que la paix, l'harmonie, le respect de l'autre, la justice ne soient possibles qu'en français, qu'à partir du français, fût-ce en un sens pluriel. Je ne fais que constater que les principaux courants intellectuels et culturels qui mettent en crise les notions de langage, de sens, de sujet et qui permettraient d'œuvrer dans le sens du respect de l'altérité, de l'harmonie et de la justice, etc., se sont, jusqu'ici, manifestés surtout en français. Ce sont là, comme on dit, autant de raisons suffisantes et nécessaires pour ne point souhaiter une absence ou un rejet du français, pour ne point vouloir que le français soit absent. Nous pressentons déjà à quoi nous pourrions être exposés nous tous, francophones ou non, et peut-être bien plus encore les non-francophones, si le français n'avait pas existé, n'existait pas, ou devait ne plus exister. On dira qu'il y aurait sans doute autre chose à la place ; ce n'est pas impossible, mais pour l'heure le français existe et, compte tenu surtout des promesses qu'il renferme, nous ne pouvons pas faire comme s'il n'existait pas ; c'est peu de dire que ce serait une sottise.

Toutefois, si nous ne pouvons nous permettre d'être sans le français, s'il nous faut être avec et pour le français, il nous faut bien en même temps être, d'une certaine manière, contre et donc sans le français, faute de quoi nous risquons fort de reconduire à une nouvelle orthodoxie du français, ce contre quoi je n'ai cessé tout au long de cette communication de me prononcer. Pour et contre, avec et sans, mais n'est-ce pas la voie que nous montrent Lacan, Derrida et Sollers, pour ne mentionner qu'eux ? Cette voie, ils nous la montrent, mais sans rien nous enseigner, car c'est à nous à la creuser, à l'inventer, à la trouver. Comment ?

Mais en travaillant sans relâche à la liquidation de toute assurance quant au sens, en faisant œuvre de liquidance. Et c'est encore une fois Lacan, Derrida et Sollers qui nous montrent la voie grâce à leurs itinéraires respectifs. C'est à cela que vous, que nous, professeurs de français, sommes quotidiennement conviés, à enseigner à nos élèves, aux autres, la méfiance à l'encontre du fétichisme, de l'idolâtrie, non moins qu'à l'encontre du rejet et de l'exclusion, avec et sans le français à la fois.

Et pour terminer par là où il faudrait peut-être commencer, on pourrait, nous pourrions, pour commencer, dire aux autres, francophones ou non, apprenants ou non, à chacun : « Sens - à tous le sens de ce verbe, - le français, touche-le et tu en seras touché ; humes-en le parfum et tu en seras émerveillé. Et alors, même si d'aventure tu éprouvais le besoin ou que tu ressentisses le désir d'être sans le français, tu ne voudras pas être tout à fait sans le français. »